

**MA BELLE
JOURNÉE DU
10 AOUT 1944**

par Louis-Pierre Chatenay



C'EST le premier, le bon moment de la journée. Voici les étoiles qui disparaissent dans la pâleur montante du ciel d'été. Pendant les minutes qui restent avant l'agitation du matin, on passe du rêve à la réalité et, guettant à l'aube qui approche, on aime à deviner ce que le jour apportera. Hier, John Devey a été tué juste avant Pré-en-Pail. Je lui avait dit : « John, n'allons pas plus loin, car on voit mal au-delà du carrefour. » Il a voulu y aller, la petite arrière-garde allemande ne l'a pas manqué. Ce que tu étais lourd à traîner, mon pauvre John, inerte. Pour toi, finis les rêves, finis les lendemains.

Le nez dans le sac de couchage, les cheveux mouillés par la rosée de la nuit, me voici couché à même le sol dans un champ près de la grand-route avant Carrouges. Depuis le 9 juin et le débarquement de la troisième division blindée américaine à laquelle j'appartiens comme officier de liaison France Libre, nous vivons ainsi en plein air, la vraie vie de scout. Tous les soirs, l'état-major installe son village de toile dans les prés. Les tentes individuelles ont disparu avec les masques à gaz et on dort à la belle étoile, écrasé de fatigue. Bonsoir à droite, bonsoir à gauche, et le sommeil vous prend.

Quelques minutes pour rêver

Mais, au petit matin, il y a toujours ces quelques minutes pour rêver ou réfléchir. Aujourd'hui, comme hier et avant-hier, je me dis : où sont-ils ce matin, maman et Tony en Allemagne, mais où sont-ils ? Que font-ils ? Comment les retrouver ? Je suis avec la colonne B de la division. Depuis la percée de Saint-Lô, voici déjà quinze jours, quelle course ! Au début, 4 ou 5 km d'avance par jour, puis 10, 20 et hier 30 dans la journée. L'infanterie est maintenant si loin derrière que la tactique consiste simplement à contourner tout obstacle sérieux. Les fantassins nettoieront derrière, demain, après-demain, qui sait ? Oui, c'est la vraie course et pour moi, plus particulièrement, vers les prisons où maman et Tony et tous les autres attendent. On n'ira jamais assez vite.

Une pensée pour papa à qui j'ai dit au revoir à Londres, dans le bruit et l'énerverment du grand départ. Ce qu'il doit piaffer d'impatience. Et une pensée pour Michel et Jacques, mes deux frères parachutistes, qui ont dû piquer du côté de la Bretagne, alors que je m'en vais dans l'est de Laval, vers Paris et les au-delà. Et puis « quid » de ma petite sœur ? D'elle, seule de toute la famille restée en France, je ne sais rien.

Au fait, me dis-je soudain, entre frères, nous avons fait un pari, à qui arriverait le premier à la maison, près d'Angers. Evidemment, avec leurs avions et leurs parachutes, quel avantage ! Le pari de ma part était idiot. Hier, sur la carte de Mike Hornsby, au 2^e bureau de la colonne, j'ai vu que la 5^e division d'infanterie arrivait sur Nantes, venant de Rennes. Il y avait aussi des « traces » de parachutistes anglais vers Redon, mais ni la carte, ni la radio, hier soir, n'ont mentionné Angers. De toute façon, me voici dans l'Orne, le dos à Angers. Les cartes montrent qu'une poche allemande se forme au nord de notre position, sous Falaise. Aujourd'hui, vers Carrouges et la forêt d'Ecouves, il y aura du grabuge, c'est certain.

Il est temps de se lever. Dans le brouillard, au ras du sol, on devine les autres qui se mettent sur leur séant. Bâillements et premiers jurons. Le mess est de l'autre côté de la nationale, on s'y rend lentement, les mains enfoncées dans les poches, lacets encore défaits, les muscles un peu engourdis. La route est plate et vide, totalement. Les camions de ravitaillement repartis hier soir, tard, vers Granville, pour chercher l'essence et les munitions, ne seront de retour que vers 7 heures. Pour l'instant, c'est la paix.

Le petit déjeuner américain est un vrai repas : jus de fruits, crêpes, œufs et bacon, toutes sortes de viande ; il y a de tout. Sous la grande tente du mess, de longues tables pliantes et des chaises, toujours un peu en déséquilibre sur l'herbe. On s'installe au hasard.

Pendant mes premiers jours avec la division, j'étais l'étranger auquel on fait des frais par politesse, mais avec un soupçon de méfiance. Puis ayant été le premier de tout le mess à avoir ramené des prisonniers — trouvés dans un village entre les lignes, près de Carentan —, les barrières étaient tout de suite tombées et je faisais vraiment partie du groupe. Pour que l'histoire soit complète, j'ajoute que mes prisonniers, arrivés à l'état-major sous ma bonne garde, portaient chacun deux bouteilles de calvados à la main, fruits d'une razzia dans le café du village. Ils y étaient arrivés avant moi ; je les avais entendus trafiquant dans la cave. Il avait suffi de les cueillir en haut de l'escalier. Ma réputation était à la mesure de ce premier triomphe, le calvados ayant été, par chance, de qualité.

Comme un rêve

Ce matin, me voici attablé près du chef de l'état-major de la division. « Hé, Peter, me dit-il, comment ça va ? » Il me raconte que la journée va être calme, contrairement aux prévisions de la veille, car nous attendons que la 2^e division blindée française arrive à notre hauteur, après un long détour vers Le Mans, avant de reprendre l'avance à ses côtés. On bavarde, quand soudain l'image de la maison, à Angers, me revient. Je demande au colonel : « Si l'on ne bouge pas de la journée, me donnez-vous la permission d'essayer la route d'Angers ? » Je cours chercher une carte et lui montre le parcours : Laval, puis Château-Gontier et Angers. Je lui dis : « Mon colonel, it is my home ! » Il rigole : « Tu veux vraiment tenter le coup ? Bon. O. K., mais à condition que tu sois de retour ici même pour le breakfast demain. Good luck ! »

C'est comme un rêve. Je cours à ma jeep dans le champ où je couchais. J'appelle Jan, mon chauffeur, un Américain d'origine polonaise dont la langue courante est plus proche de Varsovie que de Detroit où il habite. Je lui explique que je n'ai pas besoin de lui, que c'est une aventure plutôt personnelle. Mais Jan est de ceux que l'aventure attire et amuse. Pas question... Il vient. On vérifie les munitions pour la grosse mitrailleuse juchée à l'arrière de la jeep, on s'enroule un ceinture de grenades à la taille, et en avant !

C'est vrai, c'est comme un rêve. On roule vite vers Laval. Partout des troupes et des camions dans les champs comme sur les routes et dans chaque village. Ça grouille, mais sans embouteillage. A Laval, plein sud et à toute allure. Jan siffle, il sourit. Dans le filet qui couvre son casque comme sur le mien, des branches pour le camouflage. Sur le capot avant de la jeep, la toile orange qui est le signal de reconnaissance du jour pour que les aviateurs nous fichent la paix. Pare-brise rabattu, dans le vent qui siffle plus fort que mon chauffeur, on fonce tout droit.

La petite route, sans virages, monte et descend comme les montagnes russes. Dans un virage, arrêt auprès d'une automitrailleuse qui garde le carrefour. « Qui y a-t-il plus loin ? », demandons-nous. « Rien », dit le gars allongé, relax, sur la plage arrière de son engin. Rien que la Belle France ! Il reste une vingtaine de kilomètres avant Château-Gontier. Allons-y.

Nous décidons d'une tactique : descentes et montées à toute allure jusqu'à 20 ou 30 mètres du sommet des côtes. Là, arrêt : je saute, remonte le long du fossé pour jeter un coup d'œil sur les 500 ou 800 mètres qui suivent, puis redémarrage en trombe.

Château-Gontier comme une ville morte

Elle est incroyable, cette campagne absolument sans vie ! Je n'aperçois ni homme, ni femme, ni bête petite ou grande. Les maisons paraissent inhabitées. Pas même une fumée. Sous les pommiers, dans les champs, rien ne bouge. La route est déserte. Au bout d'un certain temps, Jan se tait. A chaque démarrage, nous baissions un peu plus la tête.

Maintenant, quand je remonte dans la jeep, je me place derrière la mitrailleuse et je la tiens des deux mains.

A l'approche de Château-Gontier, nous laissons la jeep dans un chemin creux et partons à pied, Jan le long d'un fossé et moi de l'autre. Je fais cent mètres, pendant que, immobile, il protège mon avance de sa mitrailleuse. Puis, à son tour, il court, courbé en deux, pendant qu'avec ma carabine je le couvre en avant.

Premières maisons, silence total. Je tape du pied dans une porte, elle s'ouvre. A une dame effrayée, je demande s'il y a des Allemands en ville. Elle ne sait rien, à peine peut-elle parler. Encore vingt mètres et un homme, qui veut bien entrebâiller sa fenêtre, me dit qu'on n'en a pas vu depuis plusieurs heures. Je renvoie Jan chercher la jeep et nous voilà, cinq minutes plus tard, garés sur le trottoir, à toucher le mur d'un café, près du croisement des nationales. Jan, avec la mitrail-

leuse lourde, contrôle bien le carrefour, pendant que, dans le bistrot, rideaux baissés, deux ou trois personnes fort inquiètes, m'expliquent que, depuis la veille au soir, des groupes d'Allemands, parfois motorisés, passent toutes les deux ou trois heures en débandade vers l'est. Inutile de rester là, à deux. Ou l'on fait demi-tour, ou l'on continue. Jan préfère continuer, il trouve que c'est vraiment marrant. Bon, continuons.

Après Château-Gontier, même tactique, même désert. Puisque nous sommes si bien partis, nous pressons le mouvement et la traversée des villages, en particulier, se fait l'accélérateur au plancher. On pénètre la tête en avant, on serre les dents, je sors mon revolver, c'est la charge et toujours pas un chat nulle part.

Maintenant, je commence à m'y reconnaître un peu mieux. Bien souvent, je l'ai fait, ce long bout de route droit avant Avrillé, la voie ferrée est maintenant à ma gauche. Je dis à Jan : « Attention, on approche. Stop ! » Vaut-il mieux foncer vers le terrain d'aviation ou passer plutôt par le chemin du Champ-des-Martyrs ou encore descendre au plus vite sur la rivière ? Jan ne sait pas, il s'en moque, il rigole. Je commence, moi, à m'inquiéter. Il est 11 heures passées. « Arrête le moteur qu'on écoute. » On n'entend rien. « Wait » dit Jan, « attends. » Moi, je crois..., mais, c'est sûr, c'est un tir de mortier. Vrai, il a raison et ça m'a bien l'air d'être vers Angers. On repart.

Dans un café d'Avrillé

Avrillé, comme tous les autres villages, est mort. On passe l'église et voici la route toute droite au bout de laquelle on devine Angers. Jan ralentit un peu quand, soudain, un homme sort d'un café, à droite, en nous faisant des gestes désordonnés. Avec un bond, la jeep passe sur le trottoir et s'arrête à toucher un mur. Jan et moi sautons, accroupis derrière et je crie au type de s'approcher. Je lui dis : « Alors, qu'est-ce qu'il y a ? » Il me répond : « Boum, boum, minen, minen, achtung ! » Il est bien excité, le pauvre. Petit silence, et je lui dis : « Vous ne parlez pas français, monsieur ? » Il ne réagit pas, mais, du doigt, nous montre quatre beaux trous de mines en pleine route, à moins de cent mètres. Jan les voit, sourit et donne une grande tape sur le dos de notre sauveur en disant : « Good man, good man ! » Je demande s'il y a du monde au café. « Oui, une dizaine de gars. » Bon, on s'invite.

Je ramène la jeep en marche arrière près de la porte du café et nous entrons tous les trois. « Voici les Américains », dit quelqu'un. On s'embrasse, on se serre la main vingt fois et, le verre à bout de bras, on trinque et je les regarde droit dans les yeux. Ah ! le bon moment ! Jan, pourtant, fait la grimace. C'est vrai que le vin, pour être sec, est sec. Voici cinq minutes que nous sommes là quand j'annonce : « Eh bien ! si la grand-route est bloquée, on passera par le Champ des Martyrs. » J'entends un gars, derrière moi, qui chuchote : « Ah ! mince alors, tu te rends compte, les Américains, ils sont forts, ils connaissent même le Champ des Martyrs. » Et une autre voix, très assurée : « J't'aurais bien dit : pour l'espionnage, ils sont champions. T'as vu comme il parle le français, le type à galons ? » Après le troisième ou le quatrième verre, avant de partir, en les remerciant, je laisse tomber

que je suis natif de Doué et je donne mon nom. Jan et moi, nous nous échappons en vitesse sans autre explication.

Effectivement, à Angers, ça canarde. On entend très nettement une mitrailleuse qui tire posément et régulièrement. Voilà un gars qui doit connaître son affaire et qui n'est nullement paniqué. Mon plan est d'aller d'abord aux Etablissements Brisset et, à partir de là, de voir un peu ce qui se passe sur le quai. La ville est vide dans ce quartier, les volets sont clos. Je ne sais pas où sont les Américains, si Américains il y a. Jan est tendu, je le suis aussi. Ensemble, nous avons déjà fait quelques bons coups, mais seuls, en ville, comme ça, on ne voit jamais très loin ; c'est inconfortable.

Nous arrivons enfin au bout de la rue qui longe les Brisset et Jan installe la jeep dans un renforcement du mur, la mitrailleuse pointée vers la rivière qu'on voit passer en bas. J'escalade le mur. Me voici dans la cour où il n'y a personne. Le seul bruit est celui de la mitrailleuse allemande qui tire presque mécaniquement depuis l'usine électrique. Plus loin, vers la Basse-Chaine, on entend aussi de temps à autre quelques tirs espacés. J'arrive comme un cambrioleur dans les bureaux mêmes, celui de mon père, puis celui de son collègue, M. Barré. C'est le vide complet. En contrebas, le grand hall des secrétaires est dans l'obscurité. J'attends, j'écoute, je ne bouge pas. Curieux pèlerinage, à l'endroit précis où la Gestapo arrêta mon père. Curieuse revanche que d'y être casqué, armé, seul avec mes souvenirs.

Ces instants dont on sait qu'ils sont uniques

Je repasse le mur, la mitrailleuse sur l'autre rive s'est tue. L'un derrière l'autre, Jan et moi, au ras du mur à gauche, faisons quelques pas vers la rivière quand, surprise, un civil sort d'une maison à une centaine de mètres devant nous. Il s'arrête au milieu de la rue, se retourne, nous voit et, après un temps d'arrêt, remonte vers nous, à pas mesurés. Tout à coup, je le reconnais, c'est M. Barré ! Sous le casque et les feuillages, accroupi contre le mur, la carabine sur les genoux, je suis le soldat le plus anonyme. Mon cœur bat. Après un moment, je me lève et nous approchons l'un de l'autre de plus en plus lentement. Mon émotion, à cet instant, est intense, pénible et délicieuse, avec cette qualité particulière des instants qu'on sait de façon certaine et immédiate, qu'ils sont uniques. A vingt mètres peut-être, je dis : « Halte ! » M. Barré s'arrête. Je remarque que sa tête et ses épaules penchent doucement en avant. Oui, il m'a bien vu et il sait, mais, pendant encore une seconde, ça lui paraît impossible, incroyable, irréel, et moi, debout au milieu du chemin, sous l'accoutrement guerrier des Alliés, je me mords les lèvres pour ne pas pleurer. Il me dit : « Louis-Pierre ! », et nous nous embrassons.

Je me souviens qu'ensuite M. Barré me fit descendre dans un sous-sol où se trouvaient sa femme et plusieurs autres personnes. Sans le savoir précisément, je me doute que nous avons encore trinqué à la ronde. Avons-nous déjeuné ? Je ne sais pas. Simplement, au bout d'un moment (il devait être un peu après midi), Jan et moi sommes repartis à pied vers la Maine, laissant la jeep chez M. Barré.

Sur le quai, rien ne bouge, nous nous dirigeons à droite, vers la place La Rochefoucauld. Le pont est coupé. Sur la place, nous tombons sur une section d'infanterie américaine, affalée derrière le parapet. Ils sont fourbus, ne savent rien, ne veulent rien savoir. Ils pensent qu'une autre compagnie que la leur passera la rivière, un peu plus tard, mais plus bas, vers le château. Eux ne bougent pas. Debout derrière un arbre, j'observe l'autre rive, du côté de l'usine électrique, et, en face, autour de l'usine Cointreau. Rien n'indique la moindre activité. Alors, j'explique à Jan que ma maison est à quatre kilomètres d'où nous sommes, là-bas, dans la direction du nord-est. Rien, maintenant, ne m'empêchera d'y arriver avant le soir. Il peut m'attendre chez les Barré, s'il le veut, car il s'agit d'une affaire personnelle qui ne le concerne pas. Jan, serré contre moi, derrière l'arbre, secoue la tête et, avec le sourire bien polonais, celui du risque et de la vengeance, me dit : « Captain, where you go, I go », tout simplement.

Une barque est amarrée près de l'eau. En dégringolant le quai, nous la rejoignons et la poussons dans le courant. Encore un moment d'observation pendant qu'on dérive et nous voici ramant, Jan d'un bord et moi de l'autre, têtes baissées, nerfs à fleur de peau. Nous touchons terre juste sous l'usine Cointreau. Brève course jusqu'à la route et, planqués contre le mur, nous attendons. C'est toujours le vide total et le silence. On tire, mais c'est vers Bouchemaine, guère plus près. Sur la rive droite, je vois une jeep américaine qui se faufile derrière les arbres de la place. Bon, il faut y aller. « Jan, tu vas me couvrir d'un trottoir à l'autre. Quand je te ferai signe, avance de porte en porte jusqu'à ma hauteur. Puis ce sera à mon tour de glisser le long des murs sous ta protection. » Tu ne sais pas où nous allons, mais voici mon plan : le Ralliement, l'allée Jeanne-d'Arc pour y voir les Poisson, et, de là, nous prendrons la route de Paris jusqu'aux « Sept-Sonnettes ». Quand nous y serons, Jan, il restera quatre cent mètres à faire et nous aurons touché le but.

Il est d'accord, Jan. Sans lui, cette histoire n'aurait peut-être pas eu lieu. Vide total des rues. Portes et fenêtres closes. Est-ce qu'on nous voit ? Qui nous voit ? On m'a appris en Angleterre à avancer à toute allure, courbé en deux, cinq ou six pas rapides suivis d'un temps d'arrêt ou d'un pas lent pour briser le rythme. Et pendant que l'on protège le partenaire lorsque c'est à lui d'avancer, immobilité totale. Voici le Ralliement et, après, la rue d'Alsace. Presque en haut, je fais signe à Jan que la traversée du boulevard risque d'être moins facile. Mais, en deux secondes, on passe sans voir âme qui vive et je me dis alors que la ville est presque certainement évacuée. Je respire mieux, ça va, on doit y arriver.

Chez les Poisson, personne ne répond ou, plutôt, me trompant de porte, je me trouve en présence d'un monsieur qui, camouflant ce qui devait être une forte surprise, m'informe le plus calmement du monde que les Poisson sont à Thorigné. (Ce monsieur était M. Jenvrin, conseiller à la Cour.) Avec nos mitraillettes, carabines, revolvers, grenades et les branchages dans le casque, Jan et moi devons avoir une drôle d'allure. Notre interlocuteur de ce jour-là, avenue Jeanne-d'Arc, eut la bonté de nous traiter comme des gentlemen en promenade dominicale et en quête d'amis.

Après le Palais de Justice, c'est enfin la rue Pasteur toute droite, avec au bout la route de Paris. De porte en porte, chacun son tour, nous avançons. Jan, encore quinze cents mètres, et on y est. Lui sur le côté droit de la route et moi sur le trottoir de gauche. Maintenant que le rythme est pris, la progression est rapide. J'observe les rideaux tirés derrière les fenêtres. J'aimerais bien voir ne serait-ce qu'un petit bout de nez. Mais rien ne paraît, ni un chien, ni un chat. On dirait une ville abandonnée, morte.

Douze Allemands à table

Passé le pont sur le chemin de fer et après le garage sur la gauche, je suis arrêté et, un genou à terre, je surveille en avant de Jan qui va faire sa progression. Il ne bronche pas, pourtant. Qu'est-ce qu'il lui prend ? Voilà qu'il me fait des gestes que je ne comprends pas bien. Finalement, il me crie : « Ça bouge dans la maison contre laquelle vous êtes planqué. » J'attends un peu, puis, me glissant en dessous d'une fenêtre, je tape deux coups dans le contrevent. Oui, ça bouge, ça touse même deux ou trois fois. Alors, je dis à haute voix : « Il y a du monde là-dedans ? » Et une voix de répondre avec un ton de fantôme : « Attention ! attention ! il y a des Boches en face. » Je demande : « Combien ? » Réponse (tout bas) : « Une bonne douzaine. » Quelle poisse ! A cinq cents mètres de notre but : la Romanerie.

De toute façon dans la maison d'en face, pas un mouvement. C'est tout de même pas orthodoxe, cette situation. Signe à Jan pour lui faire comprendre que je vais traverser la route pour monter les marches à l'entrée de la maison suspecte. Jan prend position en rampant jusque sous le perron. Je prends mon élan et me voici contre la porte d'entrée, l'oreille presque au ras du ciment et j'écoute. C'est sûr, ce sont des voix allemandes. Et que font-ils ? Jan arrive près de moi. Il a son sourire des grands jours de bagarre. Pour lui, ils sont en train de manger. C'est incroyable, mais il a raison, j'entends le bruit des verres. Que faire ?

Allez, on se décide, bille en tête ! Je tape à la porte un bon coup. Au bout d'un moment, qui paraît interminable — les voix d'hommes continuent —, une dame ouvre la porte doucement. Son air est le plus naturel, pas le moindre signe d'inquiétude. « Sotto voce », je lui demande : « Vous avez des Allemands chez vous ? Combien ? » Et toujours aussi calmement, elle me répond : « Oui, ils sont dix ou douze, et ils déjeunent. Ils ne sont pas bien méchants, allez. » Nous la suivons dans le couloir qui mène à l'arrière de la maison. Porte à gauche, salle à manger. Elle ouvre la porte avec le naturel le plus parfait et me voilà, carabine à la main, en face d'un groupe d'Allemands attablés, bouches ouvertes, muets de stupéfaction. « Hande hoch ! » En une seconde, les voici debout, les mains en l'air. Jan ne sourit plus. Le voilà qui fait lentement le tour de la pièce, passant derrière chaque Allemand et lui enlevant en souplesse baïonnette ou coutelas. Les armes sont toutes entassées dans un coin. La table semble bonne et je me souviens d'une certaine odeur de cuisine qui me fit penser d'abord que j'avais soudain très faim et ensuite que l'après-midi était déjà bien avancé. Nous voilà pour l'instant face à face en silence, nous contre la porte et les autres

debout, les bras toujours en l'air, tout autour de la table, et, de temps à autre, un petit bruit de déglutition.

Si la tension est grande, elle tombe soudain lorsque la maîtresse de maison, femme d'un grand courage et d'une profonde inconscience, me dit : « Eh bien ! monsieur, qu'allez-vous en faire ? » Sûr de moi tout d'un coup, je lui réponds : « Nous allons tous ensemble faire une petite balade jusqu'à la Romanerie, et puis direction Angers à toute allure. » Et la dame de rétorquer : « Et vous n'allez même pas leur permettre de finir de déjeuner ? » Là, elle me stupéfie la dame. Mais elle est folle ! Pour Jan, à qui j'explique ce qui se passe, la situation se résume à ceci : ou bien nous laissons ces messieurs passer au fromage, puis au dessert, prendre le café, et, pourquoi pas ? se taper une petite gnole, ou bien, en les embarquant avant d'avoir terminé la salade, nous passons pour des sauvages aux yeux de la dame. Jan, donc, trouve qu'il existe d'autres solutions. Il a retrouvé son sourire. On pourrait, dit-il, les enfermer à la cave et prendre leur place à table. Bonne idée. Mais on pourrait aussi..., et là Jan rigole franchement, leur dire de nous attendre, et on les reprend au retour. Ça, c'est une idée de génie !

Alors, dans mon allemand approximatif, mais les yeux soudain exorbités, je hurle : « Soldats allemands ! Si vous nous donnez votre parole d'honneur de soldats allemands de nous attendre jusqu'à six heures ce soir, en échange de la possibilité que nous vous accordons de terminer ce magnifique repas français, nous vous laissons ici. » Tous en cœur jurent sur l'honneur de nous attendre ; la dame, dans son coin, nous contemple tout attendrie.

« J'y suis, j'y reste »

Après avoir, quand même, fait transporter les armes à la cave et empêché la clef, départ ultra-rapide par le jardin. Nous sommes malgré tout un peu secoués, mieux vaut l'avouer. Plutôt que d'aller jusqu'au café des « Sept-Sonnettes », je décide de prendre le premier chemin de traverse vers le chemin des Banchais. A peine avons-nous quitté la route de Paris que nous tombons, à l'improviste, sur un groupe d'Allemands — combien étaient-ils ? je ne sais : nous nous canardons sec pendant trois ou quatre minutes. Moi, dans un fossé, et Jan, dans l'autre, nous tirons comme des fous et sans viser, simplement dans la direction des Banchais. Soudain, comme si souvent dans des coups pareils, ça s'arrête net. On attend un peu, puis je mets un bras en l'air. Rien. Je jette une pierre contre une barrière. Aucune réaction. Alors, on se remet debout prudemment. Ils ont dû déguerpir. Allons repartons. On tourne à gauche et puis voilà, quelques mètres plus loin, à ma droite, la route de Saint-Barthélemy. Déjà, je vois l'allée des pins parasols en face de la Romanerie. « Ici, Jan, tu vois, c'est la campagne. Fais attention de ton côté, quand même, et méfie-toi du petit bois. » Prudence, prudence, nous voici tout près du but. Encore cinquante mètres, encore vingt mètres, et nous voici tout près du but. Encore cinquante mètres, encore vingt mètres, et nous voici devant le grand portail, fermé. Allons jusqu'à la ferme. A pas comptés, Jan et moi, le

doigt sur la gâchette, entrons dans la cour de la ferme des Salmon. Elle est juste comme elle était, voici deux ans et demi, quand j'y suis passé la dernière fois. La rigole est toujours là, partant en biais, l'étable à gauche, le hangar, et, au fond, à droite, la fenêtre de notre cuisine.

Je ne sais pas à quel moment M. et Mme Salmon nous ont vus. Mais je sais bien, encore aujourd'hui, vingt-sept ans après, que je me répétais sans relâche, comme un fou : « J'y suis, j'y suis. » Voici la maison dont j'ai rêvé, la voici celle à laquelle j'ai si souvent songé, dans la longue marche à travers la montagne et dans la solitude de la prison d'Espagne. Voici le port et voici la paix. Voici le lieu vers lequel toutes nos pensées convergent depuis le pays ami ou ennemi. Et j'y suis.

A grandes enjambées, je marche dans la cour, dans le parc. Les Allemands étaient là ce matin encore et, dans l'orangerie, transformée en écurie, l'odeur de leurs chevaux persiste. Maison brûlée avec ton toit de misère, j'ai la chance de te revoir le premier. Quoi qu'il arrive désormais, où que j'aille, j'aurai ce souvenir unique et pour toujours.

Les Salmon et Jan doivent me prendre pour un fou. Je marche, je parle sans arrêt. M. Salmon sort une bonne bouteille et nous trinquons une fois, deux fois, trois fois à la victoire. Heureux je suis, et énervé. Mais il faut partir, il est presque six heures. Adieu.

Nous reprenons la route en sens inverse. Chemin des Banchais, nous tombons sur un paquet d'Allemands qui viennent de traverser le hameau. Ils n'ont aucune envie de se battre et se rendent sans un coup de fusil et sans même chercher à fuir. Route de Paris, nous repassons prendre la douzaine d'Allemands qui, le déjeuner terminé — et j'aime à penser, bien terminé — nous attendaient aimablement. Ainsi, avions-nous une bonne vingtaine de prisonniers alignés sur la route, laquelle, à l'exception de notre groupe, est toujours déserte. J'ai tout à coup une idée formidable : il faut absolument réveiller les populations de l'Anjou — je devais avoir bien bu chez M. Salmon —, haut les cœurs (allemands ou autres) et que ça fasse du bruit !

Sur la route de Paris en chantant

Nous alignons la troupe par rangs de trois, mains croisées sur la nuque. En avant : Jan à la hauteur des premiers, et moi fermant la marche. Nous partons au pas cadencé et, arrivés au pont du chemin de fer, halte. Discours à la troupe allemande à qui je demande de défiler désormais en chantant. Connaissent-ils un de mes airs préférés ? « Wir fahren gegen England. » Oui ? Eh bien ! eh bien ! allons-y. Un deux, un deux, et hop ! nous voilà partis en hurlant à tue-tête : « Nous marchons contre l'Angleterre. » Quel plaisir ! quelle rigolade ! Jan, en tête du détachement, crie plus fort que les autres et se retourne de temps en temps en se tenant les côtes. On a quand même bien bu et je soupçonne certains prisonniers d'être un peu dans le même état. Pour sûr, ils n'ont pas l'air malheureux.

Tout va bien dans la descente de la rue Pasteur, les volets et les rideaux s'ouvrent à droite et à gauche, des gens sortent, inquiets quand

même, sur le pas des portes. Un premier cri : « Vive l'Amérique ! » C'est tordant. On a envie de répondre : « Vive moi ! » Ah non ! du calme, mon vieux. Et on avance en cadence. Le casque est lourd et chaud, la ceinture commence à peser. Sur le trottoir, il y a de plus en plus de monde. On applaudit. Au bas de la côte, je vois un bonhomme qui s'approche de la colonne et qui, soudain, crache sur un prisonnier. Je bondis. « Beau salaud, voici deux heures, vous étiez bien camouflé, pas valeureux pour m'aider à les foutre dehors, mais ils ont les mains en l'air, alors, on y va de bon cœur, salaud ! » Bref, terrible discours devant un rassemblement de gens qui, de toute évidence, est étonné d'entendre un tel flux verbal... et en français. Une voix à droite : « Mais c'est un Américain. » Le bonhomme s'éclipse. En route, nous repartons, mais sans chanter.

La nuit est presque là. En haut de la rue d'Alsace, nous rencontrons le premier détachement américain. On nous dit que le P. C. du bataillon qui a passé la Maine est à l'hôtel du Cheval Blanc. Nous y allons. Dans la cour de l'hôtel, déjà sombre, nous rangeons nos prisonniers et je vais me présenter à l'officier de service.

Accueil absolument glacial. « Qui êtes-vous ? Vous me dites que votre division est à deux cents kilomètres au nord d'ici, mais qu'est-ce que vous foutez là ? Ah ! c'est que vous êtes chez vous à Angers ? Très drôle. Figurez-vous que, moi aussi, je suis ici chez moi. En tout cas, fichez-moi le camp, vous et vos prisonniers, je n'en veux pas. »

Jusqu'au grand matin de la liberté

Jan et moi dans la cour, maintenant, nous demandons quoi faire de nos prises. Ils sont là, debout contre un mur, les bras ballants, fourbus, vidés, comme tous les prisonniers du monde. Les dévisageant ce soir et eux me suivant des yeux, inquiets, puisque, pensent-ils, je décide de leur sort, j'ai le temps de me souvenir : moi aussi, on m'a pris et, capturé, jamais je ne m'étais senti plus bas, écœuré, à bout. « Jan, dis-je, je ne vois qu'une solution, c'est à nous de filer. » Aussitôt dit, aussitôt fait, et nous voici, tous les deux, cavalant vers la rivière, par les rues sans lumière. Adieu, mes prisonniers !

Ce soir, à la table des Barré, c'est la fête. M. Barré a sorti à nouveau de bonnes bouteilles. Ma pauvre tête ! Pendant un bout de temps, on résiste du mieux possible au sommeil. Mais, bientôt, Jan et moi allons nous coucher, saouls de fatigue et, en ce qui me concerne, d'émotions. A quatre heures du matin, réveil et c'est la route vers Pré-en-Pail à vive allure. Il fait beau. Le grand panneau de couleur sur le capot de la jeep nous protège des avions alliés qui passent à la recherche des convois allemands en fuite. De temps en temps, on croise des files de camions américains qui descendent vers la Loire. Dans deux ou trois villages, des véhicules de la division Leclerc ramassent des jeunes gens à pleines brassées. Le système de recrutement me paraît efficace et rapide, mais à peine orthodoxe, donc typique de l'unité en question. Dans un demi-sommeil, ballotté dans la jeep qui avale des kilomètres en ronflant, je me dis que rien jamais ne vaudra l'intensité de ce que j'ai vécu hier.

La colonne va faire mouvement. Les tentes sont repliées et, dans tous les azimuts, les moteurs chauffent à plein régime. Les uns après les autres, les chars sortent des champs et s'alignent par section sur le bas-côté de la grand-route. Un petit avion de liaison passe à raser les antennes de radio qui sortent des tourelles à perte de vue. Voici ma place dans cette procession blindée. Mon colonel, dans la jeep voisine, me crie : « Peter, had a good day ? » (Bonne journée, hier ?) Mon colonel, si je savais vous dire ce que fut cette journée ! Pourriez-vous d'ailleurs me comprendre jamais ? Qui peut deviner ce qu'est le retour d'exil qui n'a pas été exilé ou n'en est pas revenu ? Sans le savoir et sans pouvoir en mesurer le prix, mon colonel américain, vous m'avez offert la journée la plus belle, le voyage le plus magique, le pèlerinage le plus émouvant qui puissent être. Avec vous et Jan, et tous les autres, en route maintenant vers l'Est, je peux maintenant, le cœur en fête, vous suivre et, parfois, c'est ma fierté, vous devancer comme à Namur. Nous irons ensemble jusqu'à ce petit bois après Liège et la frontière allemande où, sans connaître l'indicible joie de ceux, dont je suis, qu'on libère, vous vous ferez tuer en brave. Alors, je serai seul sans vous, mon ami, lorsqu'à Buchenwald, au grand matin de la liberté, j'écouterai la plus faible des « Marseillaise », mais la plus pure et incroyablement sereine, celle des mourants.

Louis-Pierre CHATENAY,
Officier de liaison
France Libre
près de la III^e Division
blindée américaine.